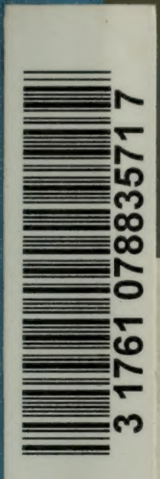


Morel, Pauline
Tout s'arrange

PAULINE MOREL

Tout s'arrange

Comédie en 1 acte

pour 4 Jeunes Filles



EN VENTE :

l'AUTEUR : 38, Avenue Daumesnil, PARIS (XIIe)

ET

l'Imprimerie Française, CHALON-SUR-SAONE

TOUT S'ARRANGE

PAULINE MOREL

Tout s'arrange

Comédie en 1 acte

pour 4 Jeunes Filles



EN VENTE :

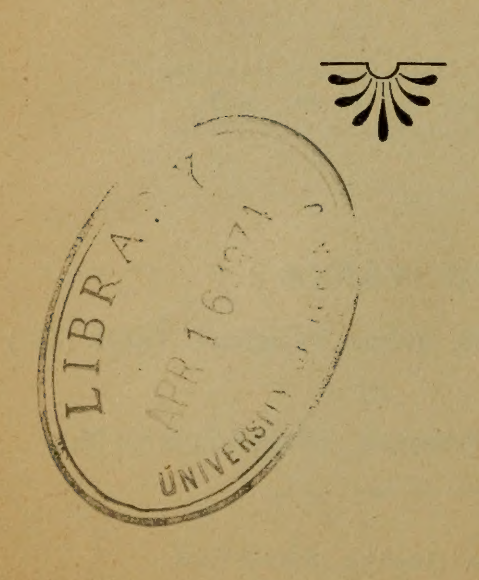
Chez l'AUTEUR : 38, Avenue Daumesnil, PARIS (XIIᵉ)

ET

l'Imprimerie Française, CHALON-SUR-SAONE

PERSONNAGES :

LUCIE	20 ans
EDMÉE, amie de Lucie	18 ans
MME THÉVARD, tante de Lucie	
PÉRINE, domestique	17 ans



Tout s'arrange

Comédie en un acte pour Jeunes Filles

L'action se passe dans un jardin avec fond et portants de verdure. Entrée de chaque côté de la scène.

Au premier plan : à gauche, deux sièges ; à droite, l'extrémité d'une corbeille de gazon sur laquelle on piquera quelques fleurs naturelles que Lucie cueillera. (*scène V*)

Vers la droite, au second plan, un banc de jardin, ou, à défaut, trois sièges

N.B. — *L'auteur croit devoir attirer l'attention du lecteur sur le langage purement beauceron de Mme Thévard ; elle recommande à l'interprète de ce rôle de bien observer le " parler " et de veiller à ne faire aucune liaison.*

SCÈNE I

LUCIE, PÉRINE.

Lucie est assise, tenant un livre ou une broderie dont elle ne se sert pas ; apercevant Périne qui passe dans une allée du second plan.

LUCIE (*appelant*). — Périne !

PÉRINE. — Mademoiselle a besoin de moi ?...

LUCIE. — Quelle heure est-il ?...

PÉRINE (*se rapprochant*). — Deux heures sonnaient à la pendule du salon au moment où je passais pour venir par ici et j'ai pas mis longtemps, dame !...

LUCIE (*remontant sa montre*). — Il n'y a que trente-cinq minutes que mère est partie. Je me figurais qu'il y avait bien plus longtemps.

Périne. — Mademoiselle a si peu l'habitude de rester seule ! Pourtant, Mademoiselle ne doit pas s'ennuyer maintenant ?...

Lucie. — Que veux-tu dire ?

Périne. — Dam' puisque Mademoiselle va se marier, Mademoiselle doit avoir tant de choses à penser !

Lucie. — Chut ! Tu sais bien, tant qu'il n'y a rien d'officiel, on ne parle pas de cet évènement si grave.

Périne. — Oh, Mademoiselle peut être tranquille, je n'en ai jamais causé ni à Françoise, la bonne du docteur, ni à Justine la femme de chambre de la notairesse, oh non, dam' ! Je n'en cause qu'à moi toute seule.

Lucie. — Et que te racontes-tu, à toi toute seule ?

Périne. — Dam' je m'dis que ça doit faire un drôle d'effet de penser qu'on sera bientôt Madame. — Moi, il me semble que je serais très contente.

Lucie. — Tiens, tiens ces idées de petite fille !

Périne. — C'est tout de même bien drôle de penser qu'un beau Monsieur qui arrive tout à coup remplacera le papa et la maman.

Lucie. — Oh, remplacera !... Tu as une façon d'envisager les choses.

Périne. — Dam' je ne sais peut-être pas dire ça comme il faudrait, mais il me semble que le jour où avec l'aide de la bonne Madame Sainte-Anne, je trouverai un promis, eh bien, j'en serai très fière.

Lucie. — Fière ?...

Périne. — Dam' oui, dam ! Il y a tant de demoiselles sur la terre, et se dire qu'on a remporté comme qui dirait le premier prix.

Lucie (*riant*). — Que tu es enfant, ma pauvre Périne ! — J'entends sonner, c'est sans doute mon amie Edmée ; ne la fais pas attendre.

(*Périne s'en va en courant*)

SCÈNE II

LUCIE *seule.*

LUCIE. — Elle est amusante cette brave Périne avec ses naïves réflexions : se marier, c'est comme qui dirait remporter le premier prix !... Ce n'est pas déjà si mal trouvé... Je raconterai cela à Olivier... plus tard... lorsque je serai sa femme.

SCÈNE III

LUCIE, EDMÉE.

Lucie se lève et va quelques pas au-devant d'elle ; pour venir s'asseoir au premier plan, elles contournent le banc. Les premières paroles sont donc échangées à l'arrière-plan.

EDMÉE (*salut régence*) — Salut, future vicomtesse.

LUCIE. — Bonjour chérie !

(*Elles s'embrassent*)

EDMÉE. — Es-tu toujours contente ?...

LUCIE. — Oh, de plus en plus... tant... que je n'ai pas le courage de te gronder d'être restée deux mois sans venir.

EDMÉE. — Ma mère a été un peu souffrante, puis, tu nageais en plein bonheur, ce n'était pas le moment de venir troubler le flot pur de tes rêves.

LUCIE. — Méchante !...

EDMÉE. — Dois-je aussi t'avouer le sentiment égoïste qui m'empêcha de franchir à pied ou en auto, les quelques kilomètres qui nous séparaient ?...

LUCIE (*étonnée*). — Un sentiment égoïste... toi ?...

EDMÉE. — Je ne voulais pas me priver de tes bonnes longues lettres dans lesquelles tu me racontais des choses... des choses qui me faisaient délicieusement rêver.

LUCIE. — Vraiment, mais tu riais aussi un peu, j'imagine.

Edmée. — Moi ?... Rire ! Oh non, c'était trop gentil.

Lucie. — Si tu te mettais à l'aise ?..... Nous sommes seules toutes deux, maman est allée faire des achats pour demain. Il y a de ces détails pour lesquels la maîtresse de maison n'a de confiance qu'en elle-même.

Edmée (*ôte son chapeau et son manteau qu'elle pose sur une chaise à côté d'elle*). — L'annonce de ma venue t'a empêchée d'accompagner ta mère. Je regrette mon indiscrétion.

Lucie (*prenant les mains d'Edmée*). — Tu n'as rien à regretter du tout, Edmée, nous avons tant de choses à nous raconter... avant... demain, qu'il me tardait de te voir.

(*Elle tend une chaise à Edmée*)

Edmée (*riant*). — Demain... l'amie sera éclipsée par l'astre suprême.

Lucie. — Oh !...(*Appelant*) Périne ! —

(*Edmée s'asseoit*)

SCÈNE IV

Les mêmes. Périne.

Lucie désigne à Périne les vêtements d'Edmée. Au moment ou Périne va disparaître avec, Lucie la rappelle.

Lucie. — Si par hasard... ce que je ne souhaite pas... il venait quelqu'un, tu ferais entrer au salon, puis tu viendrais me prévenir.
Il n'est venu personne jusqu'ici ?

Périne. — Dam' si dam ! —

Lucie (*se levant d'un bond*). — Comment ?... Et tu ne me le dis pas ?...

Périne (*Tranquillement désignant Edmée*). — Dam ! y a Mademoiselle.

Edmée (*éclatant de rire*). — Tiens, c'est vrai, je suis arrivée ; ne le savais-tu pas, Lucie ?...

Périne. — Ma Doué ! Ne vous moquez pas, je voulais dire à Mademoiselle qu'il n'y avait eu personne depuis Mademoiselle.

Lucie. — En tous cas, Périne ne manque pas de faire ce que je t'ai dit... à moins que ce soit l'une de mes amies Jeanne ou Suzanne, alors tu l'amènerais nous retrouver.

Périne. — Bien Mademoiselle.

(*Elle s'éloigne*)

SCÈNE V

Edmée, Lucie.

Lucie s'assied à côté d'Edmée.

Edmée (*regardant Perrine s'en aller*). — Elle est drôle cette petite Bretonne ; elle n'a pas l'air sot. Si elle était avec moi, je m'amuserais à la faire parler. Il y a longtemps que vous l'avez, il me semble.

Lucie. — Oh, depuis l'été dernier seulement. Nous l'avons ramenée d'Auray, (*Pays facultatif selon le costume choisi*). Nous ne regrettons pas notre choix, elle a des qualités très appréciables.

Edmée. — Elle paraît être Bretonne dans l'âme.

Lucie. — Oui. Tous les pays réunis ne valent point pour elle un coin de sa Bretagne. A propos, tu ne sais pas ce qu'elle me disait avant ton arrivée ?...

Edmée. — Non !... Dis...

Lucie (*riant*). — Que je devais être fière de remporter le premier prix.

Edmée. — Que voulait-elle dire ?...

Lucie. — Qu'être choisie entre toutes les demoiselles à marier, c'est en quelque sorte remporter un succès... tel un succès scolaire.

Edmée (*riant*). — Tiens, la réflexion est bonne. Je m'en souviendrai. Espérons qu'un jour j'aurai droit

aussi à cette bonne récompense. Demain, à quelle heure doit-il arriver ton cher et brillant premier prix.. ou si tu préfères... Monsieur le Vicomte Olivier de Clairchamp ?...

LUCIE. — Il arrivera avec sa famille par le train de 15 heures 20. Tu verras comme il est gentil ; tu me diras ce que tu en penses.

EDMÉE (*riant*). — Si Monsieur le Vicomte Olivier de Clairchamp n'a pas le don de plaire à Mlle Edmée de Liberville, tu lui signifieras son congé ?...

LUCIE. — A qui ?...

EDMÉE. — A Monsieur le Vicomte.

LUCIE (*riant*). — Oh... je ne promets rien. Cela demande réflexion !...

EDMÉE. — Voyons, parle-moi de lui ; tu m'as écrit qu'il était grand, brun, mince ; ensuite...

LUCIE (*Tout en se levant et allant cueillir quelques fleurs dont elle fait deux petits bouquets*). — Ensuite : spirituel, joli garçon... Tout à l'heure, tu verras son portrait au salon.

EDMÉE (*Prenant le bouquet qu'elle fixe à son corsage après en avoir respiré le parfum*). — Oh, merci Lucette. Ce petit bouquet est charmant, il a un air de bonheur. — Mais dis-moi, comment se fait-il qu'une veille de fiançailles, tu restes tranquillement assise au jardin. J'aurais cru te trouver très affairée.

LUCIE (*fixant aussi ses fleurs à sa ceinture*). — Je me suis éveillée avec une migraine ! Ce matin, je voulais, malgré tout, aider à quelques petits arrangements pour demain, mais j'étais tellement nerveuse !

EDMÉE. — Que ta mère a tremblé pour sa vaisselle et ne pouvant emmener sa fille, a préféré qu'elle se reposât... qu'elle se mît... au vert... en formant des rêves roses.

LUCIE (*venant s'appuyer sur l'épaule d'Edmée, comme se causant à elle-même*). — Moi... être bientôt la fiancée du Vicomte de Clairchamp !

Edmée. — Quel beau nom ! Il me fait penser à Chanteclair. C'est un présage ! (*Un peu exaltée et prenant la main de Lucie*) Tu verras, Lucie, à l'aube de votre vie nouvelle, il fera pour toi lever le soleil... du bonheur.

Oh, je tâcherai de profiter un peu des rayons qu'il répandra à foison, j'en suis certaine, sur vos parents, amis et connaissances.

Lucie (*riant*). — Que tu es jeune de caractère.

Edmée. — J'en ai le droit. — On ne doit commencer à devenir sérieuse, qu'étant fiancée... et grave, la veille du mariage. Alors, tu es contente de te marier ?

Lucie. — Je crois bien, il est si aimable, si beau, si intelligent, si doux, si...

Edmée (*se bouchant les oreilles et faisant mine de vouloir se sauver*). — Assez... assez... tu me donnerais le désir de le garder pour moi, et comme tu ne voudrais pas me le céder, nous ne serions pas d'accord.

Lucie (*riant avec intonation chantante afin d'imiter Périne*). — Dam' non, dam'... comme dirait Périne.

Edmée. — Surtout que ce fut le coup de foudre.

Lucie. — Oh Edmée !

Edmée. — Mais oui, tu n'as pas besoin de t'en défendre. Je me souviens d'un certain passage de ta lettre m'annonçant votre première entrevue au bal de ta cousine de Cervic : « Mon cœur battit d'un doux émoi... je compris qu'il était vraiment le Prince Charmant de mes rêves. »

Lucie. — Tu as une mémoire remarquable... tu te souviens du mot à mot.

Edmée. — Je les ai tant relues tes lettres... elles étaient délicieuses. Je comprenais ton bonheur ; parfois, je l'enviais même... oh, sans acrimonie, rassure-toi !

Lucie. — Ton tour viendra aussi.

Edmée. — Je l'espère bien ! —
moi la vocation du célibat. E
l'avantage d'être ta demoiselle d'h
de robes vais-je me faire faire
préférerais-tu ?...

Lucie. — Cela dépend de ton g

Edmée (*allant s'appuyer sur le*
Et quel sera pour ce grand jour
vant ?

Lucie. — Oh la curieuse ! Rien
tu comprends... on fixera tous
soirée des fiançailles.

Edmée. — Je calmerai donc mon
demain soir... ensuite, je ferai v
renseignements.

Lucie (*s'asseyant machinalem*
s'appuie Edmée). — J'y songe ! T
blement avec le frère de... m
Hubert ; tu le connaîtras dès de
accompagner M. et Mme de Clai

Edmée. — Je vais tâcher d'êtr
faire honneur.

Lucie. — Et aussi pour ne pas
Hubert... D'ailleurs, s'il a bon g

Edmée (*l'interrompant*). — Com

Lucie. — Donc, s'il a bon goût

SCÈNE VI

LES MÊMES, PÉRINE

PÉRINE. — Mademoiselle !... Mademois

LUCIE (*se levant*). — Qu'y a-t-il Périne est-elle arrivée ?...

PÉRINE. — Mais non, il y a une dame.

LUCIE. — Quelle dame ?...

PÉRINE. — Dam' ! moi je ne la connais n'est jamais venue ici depuis que j'y suis.

LUCIE. — Comment est-elle ?...

PÉRINE. — Dam' je ne sais pas moi.

EDMÉE. — Pendant que cette personne at pouvons faire le jeu des portraits.

LUCIE. — Tu l'as fait entrer au salon ?

PÉRINE. — Non ! Mademoiselle, elle n'a p elle est restée dans le vestibule.

EDMÉE. — Est-elle jeune ?

PÉRINE (*d'un ton tranquille*). — Pas tro

EDMÉE. — Est-elle blonde... brune ?...

PÉRINE. — Oh dam' ça, je n'en sais rien. selle comprendra que je ne peux pas dévi

Lucie (*un peu impatientée*). — Alors, dis le donc vite.

Périne. — Mais je ne le sais pas, Mademoiselle.

Edmée (*éclatant de rire*). — Ah ! Ah ! de mieux en mieux.

Périne. — Dam'. C'est pas de ma faute... elle n'a pas voulu me le dire ! Cette dame a dit comme ça que puisque Madame était absente... elle voulait vous surprendre (*Riant*) Si vous saviez ce qu'elle était chargée. (*Montrant du doigt*) Mademoiselle, la voilà qui vient.

SCÈNE VII

Les mêmes, Madame Thévard.

Lucie fait quelques pas au devant de la visiteuse, mais ne la connaissant pas, s'arrête étonnée à la vue de cette paysanne endimanchée : visage coloré, chapeau avec rubans bleus ou violets et fleurs rouges, robe et mantelet genre ancien. Elle est encombrée de paniers d'où débordent des provisions. Mme Thévard arrive côté gauche de la scène, contourne le banc pour arriver au premier plan.

Edmée (*saluant tout en réprimant mal une forte envie de rire*). — Madame !...

Mme Thévard (*n'apercevant pas Lucie*). — Ben le bonjou, ma nièce !

Edmée (*interloquée*). — Mais Madame !

(*Lucie se montre à Mme Thévard étonnée*)

Mme Thévard. — Tiens, el's sont deux !... Comment j'allons t'y faire pour trouver laquelle des deux qu'est ma nièce ?... (*Les deux jeunes filles se regardent*) Voyons ! — J'vas m'expliquer : J'suis Mme Thévard, farmière au P'tit-Blanc, c'te farme qu'est en plein champ, à trois ieues d'Chartres... A c't'heure, que j'ons fait les présentations d'usage, dites-moi donc laquelle de vous deux qu'est ma nièce.

Edmée (*à Lucie, bas*). — Réponds donc ! (*Haut*) Ce n'est pas moi : je le regrette.

Mme Thévard (*désignant Lucie*) — Alors c'est c'tella. — Venez que j'vous bécote, ma nièce ?

Lucie (*froidement*). — Périne, si tu débarrassais Madame de ses paniers.

Edmée. — C'est vrai ! Nous aurions dû commencer par là.

Périne (*Prend les paniers et les paquets ; elle est si chargée qu'elle ne peut plus bouger*). — Comment je vais faire ?

Lucie. — Fais plusieurs voyages ! (*à part*) Qu'est-ce que tout cela ?... Quelle tuile ?...

Edmée. — Vous n'êtes pas venue à pied de la gare, je suppose ?

Mme Thévard. — Je m'suis fait amener par l'omnibus, d'autant plus qu'j'ai encore une malle.

Lucie (*gémissant*). — Une malle ?...

(*Périne fait dégringoler un panier d'où s'échappent artichaux, salades et autres légumes Périne a posé ses autres paniers, ramasse le tout qu'elle remet pêle-mêle et ne bouge plus*).

Mme Thévard (*à Périne*). — Ma p'tite, t'as p't-ête bonne volonté mais t'es pas adrète et j'ai point confiance en tout... laisse ! — J'allons t'ayder... acoute, t'es pas pressée à c't'heure. Auparavant, laisse-moi embrasser ma nièce à n'hui*.

Périne (*riant, à part*). — Elle croit que c'est la nuit ! — Qu'est-ce qui lui faut ?...

Mme Thévard (*à Lucie*). — Allons, amène-toi ma fille.

(*Elle lui tend les bras. Lucie l'embrasse sans empressement*).

*à n'hui — aujourd'hui.

Edmée. — Vous avez l'air si bon, Madame, embrassez-moi aussi, je suis l'amie intime de Lucie.

Mme Thévard. — Comme dit c'taute, les amis de nos amis sont nos amis, itou.

(*Elle embrasse Edmée*)

Edmée (*bas à Lucie*). — Fais-la donc asseoir.

Lucie (*approchant une chaise*). — Ma... ma tante, si vous voûliez vous asseoir.

Mme Thévard. — Ce s'ra pas de r'fus... mais auparavant j'allons avec la p'tite emporter tout ça. (*A Périne*) T'as des jambes de jeunesse, cours d'abord porter ce pagnier là. (*Elle lui tend le panier où Périne a entassé les légumes ramassés*). Après, tu viendras qu'ri* l'reste avec mouè. (*Périne s'en va, faisant tomber, ramassant... courant*).

Lucie (*pour dire quelque chose*). — Que de choses, vous avez apportées ! —

Mme Thévard. — Tout çà, c'est d'mon jardin.... dans ma malle, j'ons mis itou du beurre, du fromage, des œufs... Ah ! si j'avions pu apporter du lait... (*ouvrant un autre panier*). Ça, c'est des prunes... Ah ! es sont belles... pour des belles prunes, c'est des belles prunes.

Edmée (*bas à Lucie*). — Ce qu'elle vante sa marchandise !

Mme Thévard. — Oui, se sont de ben bieaux fruits.

Edmée. — Et si leurs qualités surpassent leurs charmes, qu'est-ce que ce sera ?...

Mme Thévard. — M'en parlez pas, c'est un suque ! J'espère ben, ma nièce que v' les aimez. Voyons ! J'dois-t'y vous dire tu ?...

Lucie (*l'air contraint*). — Mais oui, ma tante, si vous voulez.

Edmée (*bas à Lucie*). — Tâche d'avoir l'air plus empressé.

* qu'ri — quérir.

Mme Thévard.— T'as ben dû entende causer d'moué par tes parents, ma fille : feu mon homme était l'frère d'la femme à ton grand'père, donc j'suis la tante de de tes père et mère et ta grand tante à toué, Tu comprends ben ?...

Lucie. — Oui d'autant plus qu'on m'a souvent parlé de vous. (*à part*) Quel langage !...

Edmée (*à part*). — Moi je n'ai rien compris. (*Haut*) Lucie saisit mieux que moi la généalogie.

Mme Thévard. — J'apercevons vout'bonne qui revient. J'vas aller à canté* elle pour lui ayder ; après, j'reviendrons m'assouer. (*Regardant Périne*) Elle est t'y ch'nue c'te p'tite. Comment qu'a s'appelle ?...

Périne (*faisant la révérence*). — Périne pour vous servir, Madame.

Mme Thévard (*l'examinant*). — J'cré qu't'es native de la Bretagne.

Périne (*riant*). — Dam' oui, dam', et j'en suis bien fière.

Mme Thévard. — Y a pas d'biaux blés comm' par cheux nous !

Périne (*riant*). — Dam' non, mais la Beauce a aussi moins d'eau salée que la Bretagne.

Edmée (*riant d'un ton déclamatoire*). — Rien ne semble meilleur que l'air du sol natal.

Mme Thévard (*qui tout en parlant se charge d'un panier*). Elle a l'air ben avisé c'te p'tite. Allons, j'vas qu'ri mon tricot dans ma malle. Aussitôt que je l'aurai aoindu**, je r'viendrons. Acoutez-moi. *(Elle s'en va derrière Périne)*.

---

*à canté — en même temps.

**aoindu — atteindre.

SCÈNE VIII

LUCIE, EDMÉE.

LUCIE (*tombant accablée sur une chaise*). — Sa malle ! Sa malle !

EDMÉE (*surprise*). — Bien oui ! Qu'est-ce que cela peut te faire ?...

LUCIE. — Tu ne comprends donc rien Edmée ?... Sa malle ! C'est-à-dire qu'elle va nous rester plusieurs jours.

EDMÉE. — Aurais-tu par hasard, l'intention de lui faire reprendre son train ce soir ?

LUCIE. — Je ne dis pas cela, mais...

EDMÉE. — Réfléchis un peu : cette pauvre femme n'aurait pas le temps de voir tes parents ; puis on ne fait pas, pour quelques heures seulement, le voyage de Chartres à Angoulême et enfin, n'avez-vous pas de quoi loger ici tout un régiment ?

LUCIE (*impatientée*). — Il s'agit bien de la place !... Décidément, tu ne saisis rien !

EDMÉE (*toujours de belle humeur*). — Dis tout de suite que je suis sotte, archisotte... Mais, explique-moi la cause de ta mauvaise humeur. Mets-moi les points sur les *i*.

LUCIE. — Cette tante de province qui s'amène juste la veille de mes fiançailles... Oh j'en pleurerais de rage ! —

EDMÉE. — Mon Dieu... elle parait être une excellente personne !

LUCIE. — Tu trouves tout le monde parfait !

EDMÉE. — C'est une nature bonne et généreuse qui cherche à faire plaisir.

LUCIE (*revêche*). — Si elle voulait me faire plaisir, elle n'avait qu'à rester dans sa ferme.

Edmée. — La pauvre tante ne pouvait deviner l'accueil que lui réserverait sa petite-nièce. Que lui reproches-tu ?

Lucie. — Elle est vulgaire !

Edmée. — Bah ! cela n'empêche pas les qualités. — Que veux-tu, il faut en prendre son parti... il n'y a aucun prétexte pour évincer cette brave femme, (*riant*) à moins d'aller la perdre dans les bois, ou la faire croquer par un loup.

Lucie (*haussant les épaules*). — Je te conseille de plaisanter dans une circonstance aussi grave.

Edmèe (*riant de plus belle*). — Oh, grave ! grave !...

Lucie (*impatientée*). — Oui, très grave !... Si je suis effrayée de la vulgarité de cette femme, ce n'est pas pour moi, je te le jure, mais pour elle-même. Je ne voudrais point que la famille du vicomte la tournât en ridicule.

Edmée (*redevenue sérieuse*) — Ah ! ton bon cœur reparaît, cela me fait plaisir.

Lucie. — Elle est ma grand'tante, après tout.

Edmée (*riant*). — Oui, la femme du frère, de la sœur etc... etc... Je m'y perds ! (*Sérieuse*) Crois-moi, Lucie, se gausser des manières et du langage paysans ne serait pas faire preuve d'intelligence... laisser croître ce soupçon, c'est mal juger ta future famille.

Lucie. — Tu crois !... La pauvre tante s'exprime si incorrectement ! —

Edmée. — On peut s'en amuser, mais non pas s'en moquer.

Lucie (*non convaincue*). — C'est égal, je suis bien malheureuse !

(*Elle tord ses mains dans un geste de désespoir*).

Edmée. — Allons, Madame la Vicomtesse, la tragédie n'est pas au goût du jour... (*Voyant que Lucie ne se déride pas*). N'exagère pas les choses, Lucie... je suis

sûre que tout s'arrangera pour le mieux ! — Surtout, ne prends pas cette figure d'enterrement... Aie l'air heureux... d'une fiancée sans souci.

LUCIE. — Je tâcherai, mais quel ennui, mon Dieu, quel ennui !

EDMÉE. — Tes parents n'en diront peut-être pas autant. En attendant leur arrivée, je prends la tante sous ma protection.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MME THÉVARD *avec son tricot.*

MME THÉVARD (*en s'asseyant*). — Faites excuse, mes enfants, mais la vieille tante n'aime point en tout à rester à ren faire... pis... j'pouvons tricoter et bavarder. Faut voir ça cheu nous, à la veillée, les langues y marchaint comm' les aiguilles, (*elle s'assied*).

EDMÉE (*riant*). — Quel bruit ce doit faire !

MME THÉVARD. — Eh que non ! Ah j'nous ennuyons point quand qu'on est tertous.

LUCIE (*à part*). — Elle n'avait qu'à y rester... au moins trois jours de plus.

MME THÉVARD (*regardant Lucie*). — Décidément, ma nièce, t'as pas, comme on dit, la langue ben pendue. Est-ce que j'te f'rains peur, par hasard ?...

LUCIE (*d'un ton boudeur*). — Oh, non pas du tout ! (*Edmée voyant que Lucie ne se calme pas, vient s'asseoir entre la tante et Lucie formant demi-cercle*).

EDMÉE. — Madame, Lucie a été prise ce matin d'une forte migraine, qui, certainement, n'est pas encore passée. C'est ce qui vous explique son mutisme.

MME THÉVARD. — Quoi qu'vous dites ?.... Son mutisse ?...

EDMÉE (*riant*). — Son mutisme, ou plutot... son silence. La migraine fait tant souffrir, n'est-ce pas Lucie ?... (*Bas à Lucie*) Cause donc !

Lucie. — En effet, on ne peut s'intéresser à rien. — Et vous, ma tante, vous ne l'avez jamais la migraine ?

Mme Thévard. — Moi ! Jamais ! — Une vieille Beauceronne ne connait pas ça, c'est bon pour les demoiselles.

Edmée (*d'un ton énigmatique*). — Aujourd'hui passe encore, mais pour demain, espérons que ce sera passé.

Mme Thévard. — Demain ?

Edmée. — Eh oui ! Lucie fêtera ses fiançailles.

Mme Thévard (*posant son tricot d'un air triomphal*). — Ah ben ! j'en avons eu une idée ch'nue d'arriver juste pour assister à la fête, et c'est l'hasard qui fait que j'sommes venue. Voilà, j'm'étains dit comm' ça : C't'année, tout a ben marché à la farme, aussi j'allons profiter qu'le pére Poulain vient vouer son gars qu'est soldat à Angoulème pour partir itou.

Lucie. — C'était bien l'occasion !

Edmée (*bas à Lucie*). — Bravo Lucie, continue.

Mme Thévard. — Oui, que j'me suis dit comme ça, j'allons aller surprendre tout mon monde et connaîte ma p'tite nièce.

Lucie. — Mes parents vont être surpris... (*avec effort*) et contents. (*à part*) Mais moi !

Edmée (*qui vient d'effeuiller une marguerite de son bouquet, bas à Lucie*). — Il t'aime ! (*Haut*) Il y a bien longtemps que vous n'étiez venue ici ?

Mme Thévard. — J'cré ben ! — Y a au moins seize ans. J'étais venue avec feu mon homme et Lucie était toute ch'tie. Tu t'en rappelons pus, pas vrai ?

Lucie. — Oh non, ma tante. (*à part*) Comment faire pour demain ?

Mme Thévard — On s'déplace pas facilement dans les farmes. Y a tant à faire, et pis c'est qu'y a un bout de ch'min du P'tit Blanc à Angoulème. Mais voyons, c'est pas tout ça, conte-moi don, ma nièce, avec quel biau monsieur tu vas t'y te marier.

Edmée. — Oh, c'est un charmant jeune homme... à ce qu'il parait.

Mme Thévard. — Qu'ien, voyez-vous, c'te jeunesse ! A vout âge ma chère demoiselle, on les trouve toujours biaux.... mais y a pas, c'est après qu'on déchante.

Lucie. — Oh ma tante, pouvez-vous douter ?

Mme Thévard. — J'n'en doutons point en tout, ma fille, mais enfin, on sait jamais.

Edmée. — C'est un noble, d'une très grande famille. (*à part*) Cela fera bien dans le tableau.

Mme Thévard. — Dieu de Dieu ! Y voudra point connaîte la vieille tante du P'tit Blanc. Une farmière, ça va pas avec un noble. Pourtant, j'en ons connu un qu'était pas fier en tout... ah, pour sûr que non qu'y n'était point fier... et gentil et ch'nu c'ti là, ben sûr qu'y a pas son pareil dans tout l'monde de la terre. — Oui, il était ben gentil avec moué.

Lucie (*ironiquement*). — Je regrette de n'avoir pas connu votre protégé, une perfection pareille.

Edmée. — Vous êtes trop aimable, Madame, pour que tout le monde ne vous aime pas et le fiancé de Lucie subira, j'en suis certaine, la même influence.

Mme Thévard. — C'est y gentiment dit, ça ? — (*Elle compte les mailles de son tricot*).

Edmée (*bas à Lucie*). — Trouve donc quelque chose d'aimable à dire.

Lucie (*bas à Edmée*). — J'ai hâte que maman revienne.

Mme Thévard. — Quand qu'ça sera le mariage ?...

Lucie. — Oh, les fiançailles officielles n'auront lieu que demain soir, là seulement on fixera une date... approximative tout au moins.

Edmée. — Vous avez eu une idée géniale d'arriver aujourd'hui, Madame, vous ferez connaissance dès demain avec votre futur neveu.

Lucie (*à part*). — Quel aplomb !

Mme Thévard. — C'est y pas, comme on dit, la voix du sang qu'a parlé dans mes veines ?

Edmée. — C'est bien possible. (*à Lucie*) Veux-tu prendre un air plus aimable ?

Lucie (*bas à Edmée*). — Je ne peux pas.

Edmée (*riant à Mme Thévard*). — Le fiancé de Lucie est charmant, mais je le lui laisse ; seulement si ce jeune homme dont vous parliez tout à l'heure est encore plus parfait, je le retiens pour moi, n'est-ce pas, Madame ?...

Mme Thévard. — Quant à ça, j'veux ben ! Quand y viendra au P'tit Blanc, j'vous ferons un signe et vous viendrez à canté lui. Ah, il en boit t'y des bols de lait tout frais... C'était un plaisir de le vouer.

Edmée. — J'avoue que je ne dédaignerais pas non plus ce breuvage... et les œufs et le beurre !... Comme l'a dit Hégésippe Moreau : « Vive la ferme et la fermière. » (*Elle se lève*).

Mme Thévard (*riant*). — Ah ! Ah ! Ah !...

Lucie (*à Edmée*). — Tu es une véritable enfant à qui tout semble beau et bon.

Edmée (*allant s'appuyer au dossier du banc*). — C'est une manière comme une autre de philosopher.

Mme Thévard. — Tu sais pas ma nièce, faudra décider mon biau neveu à venir passer un mois à la farme. Vous y viendrez tertous et j'suis ben sûre que t'auras pus de migraine.

Lucie. — Je vous remercie, ma tante, j'y consentirai avec grand plaisir, mais peut-être que lui...

Edmée. — Il y consentira aussi. Ne trouves-tu pas Lucie que ce serait le rêve pour des jeunes mariés d'aller entendre le gloussement des poules, le beuglement des vaches... le...

Lucie. — Fais-nous grâce du reste. (*à part*) Quel idéal... (*Regardant sa montre et se levant comme pour interroger le lointain*). Maman n'arrive pas vite.

Mme Thévard. — Tu m'as toujours point dit ma nièce le biau nom de mon futur neveu ?

Edmée (*prenant Lucie par la taille et la secouant un peu*). — Allons, habitue-toi, Lucie, à prononcer ce nom si claironnant.

Lucie. — Mon fiancé se nomme le Vicomte Olivier de Clairchamp.

Mme Thévard (*se levant d'un bond en laissant tomber son tricot*). — Hein ! Comment qu't'as dit ?... Olivier de Clairchamp ?...

Edmée (*à part*). — La bonne tante est électrisée.

Lucie. — Mais oui, ma tante.

Mme Thvéard. — Ah ! C'est t'y drôle ! Ah ! Ah ! Ah !

Edmée (*à Lucie*). — Je ne comprends plus.

Lucie (*à part*). — C'est peut-être la folie.

Mme Thévard (*pendant ces apartés continuant à rire et à s'extasier*). — Ah ! Ah ! Ah !... J'rêvons point : L'Vicomte Olivier de Clairchamp.

Lucie. — Mais enfin d'où viennent cette hilarité et cet étonnement ? Ce nom n'a que je sache, rien d'extraordinaire.

Edmée (*tâchant d'arranger les choses*). — Ta tante, ma chère Lucie, est très heureuse pour toi de cette noble alliance.

Lucie (*à part*). — Elle va comprendre qu'elle n'est pas du même monde.

Mme Thévard (*se tenant les côtes*). — C'est fort, j'n'en revenons point.

Edmée (*à Lucie*). — Elle se pâme, mais qu'a-t-elle donc ?...

Mme Thévard. — C'n'est point l'nom... c'étaint... comment qui s'appelaint ça ?... la coi... la co... la coacidence.

Edmée. — De quelle coïncidence parlez-vous Madame ?

Mme Thévard. — Mais d'se r'trouver tertous. Y a belle lurette que j'le connaissons vout' vicomte.

Lucie *et* Edmée. — Ah !

(*Elles se rapprochent de Mme Thévard*).

Mme Thévard. — J'cré ben ! Y a quatre ans à peu près à c't'époque. Comme y avait point d'châtiau aux environs, et qu'y faisaint les manœuvres, j'avions à la farme du P'tit Blanc queuques soldats et pis un sous-yeutenant et pis un yeutenant.

Edmée. — Je commence à saisir !

Lucie (*s'animant*). — Le lieutenant, c'était lui ?

Mme Thévard. — Mais ben sûr ! Le yeutenant, c'étaint le vicomte, s'ment comme y s'étaint blessé à son pied, il a resté au P'tit-Blanc jusqu'à quand qu'y n'ait pu eu mal en tout.

Lucie (*rayonnante*). — Et c'est vous, ma tante, qui l'avez soigné ?...

Mme Thévard. — Mais voui, ma nièce. Oh ! c'était point en tout difficile, ce p'tit yeutenant il t'ait doux comm' un chérubin, et pis poli c'en était un plaisir.

Edmée (*à Lucie*). — Tu dois être contente ?

Lucie. — Ravie !... Voilà des renseignements précis auxquels je ne pouvais m'attendre.

Mme Thévard. — Quand qu'il est parti, y m'a core fait ben plaisir, paceque tout vicomte qu'il étaint, y m'a embrassée sur les deux joues, en m'appelant comme ça : Bonne maman Thévard. Vrai comm' j'vous l'dis, mes enfants, j'en avains les larm' aux yeux. Quand c'est qu'j'y pense j'en suis core tout émouvée.

EDMÉE (*riant et se croisant les bras*). — Lucie a toutes les chances !... Mais moi qui avais espéré trouver un fiancé dans le protégé de Madame Thévard, me voilà déçue !

LUCIE (*gaîment*). — Rassure-toi, Olivier a un frère, c'est l'essentiel.

EDMÉE (*riant*). — C'est vrai, dans tout cela, je l'avais oublié.

MME THÉVARD. — Que j'vous dise core, ma nièce : tous l's'ans y revient au moment de la chasse. — Mais j'pensons tout d'un coup : Y m'avait écrit l'aut' jour qu'auparavant son voyage en Beauce, il auraint sans doute une grande et bonne nouvelle à m'annoncer.

EDMÉE (*joyeusement*) — C'est bien cela, c'est son mariage ! C'est drôle, on dirait un roman.

LUCIE (*prenant les mains de Mme Thévard*). — Ma tante, je puis déja vous promettre notre séjour au Petit-Blanc, puisqu'il en est l'hôte chaque année.

MME THÉVARD. — Mon doux Jésus, que j'vas t'y l'appeler mon neveu d'tout mon cœur ! —

EDMÉE. — Monsieur de Clairchamp va être réellement surpris. Je me fais une joie dassister à ce légitime étonnement.

LUCIE. — Et moi donc !... oh que je suis contente !

EDMÉE (*bas à Lucie*). — Ce n'était pas la peine de tant te tracasser !

MME THÉVARD. — C'te surprise là, elle a fait passer la migraine à ma nièce.

LUCIE. — C'est vrai... le mal est envolé ! (*pressant la main de sa tante*) Je suis heureuse !

EDMÉE (*exultant*). — La joie est le remède à tous les maux.

SCÈNE X

LES MÊMES, PÉRINE.

PÉRINE. — Mademoiselle, Madame est arrivée !

MME THÉVARD. — J'vas don pouvoir embrasser ma nièce !

LUCIE (*à Périne*). — Nous rentrons toutes. (*Bas à Edmée*) Tu sais, maintenant je respire. —

(*La tante roule sa laine autour de la pelote pour emporter son inséparable tricot*).

LUCIE. — Maman va se réjouir aussi de l'imprévu de votre arrivée.

EDMÉE (*retenant Lucie un peu en arrière et riant*). — Toi, tu n'étais guère réjouie ce matin et j'ai craint que la pauvre tante ne s'en aperçoive, mais tu vois que j'avais raison : Dans la vie tout s'arrange !

PAULINE MOREL.

